

JEAN IPOUSTEGUY
Ecbatane

avec le Philharmonique de Berlin en juin. A retenir déjà : un récital Rudolph Serkin le 15 mai.

Sur la scène, à partir du 15 octobre, on verra « Iphigénie en Tauride » de Gluck (qui n'avait pas reparu depuis 1829 sur l'affiche de l'Opéra) avec Régine Crespin et peut-être un « Tristan » avec Birgit Nilssen. « Notre-Dame de Paris » vue par Maurice Jarre et Roland Petit, « Les Contes d'Hoffmann » remis en scène par Jean Meyer à l'Opéra-Comique en novembre, et Béjart et sa troupe au même moment aux Champs-Élysées pour le festival de la Danse.

Dix mille personnes

Et voilà, c'est tout ce qu'on sait d'important jusqu'à présent. Car il y aura bien d'autres têtes d'affiche qui se décideront au dernier moment. La France ne compte pas ou presque pas sur le planing international des concerts. Comme la France, c'est seulement Paris, c'est-à-dire moins de 10 000 « mélomanes », les grandes vedettes ne consentent à s'y arrêter qu'entre Londres et Berlin, Amsterdam et Milan, New York et Moscou. Les imprésarios français sont dans la totale impossibilité de prévoir longtemps à l'avance leur calendrier, à l'inverse de leurs confrères étrangers qui préparent en ce moment les concerts et les représentations de 1970 ! ...

A la page 74 du Dictionnaire musical des Locutions étrangères de Paul Rougnon, on lit « luttuoso » = triste, lamentable, douloureux, lugubre. Eh oui : l'ouverture de la saison 65-66 peut être baptisée « Preludio luttuoso ». En dépit de quelques courageuses et inconscientes initiatives privées, le grand rétablissement souhaitable ne s'amorcera pas cette saison. Nous sommes loin d'être au « Royaume de la Musique ».

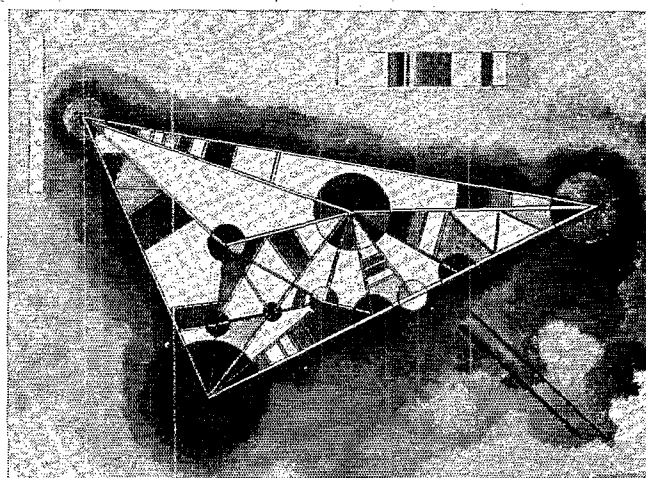
MAURICE FLEURET

Expositions

La roue tourne vite

Ouverture flamboyante de la saison artistique parisienne. Dès cette semaine, tous les appétits trouveront à leur goût. D'une part la Biennale (au musée d'Art moderne) qui est, comme on sait, un état mondial de la peinture des « moins de 35 ans ». Etat complété au musée d'en face (Galliera) par une exposition des peintres de plus de 35 ans, c'est-à-dire « non sélectionnables », qui ont un nom à Paris. D'autre part, l'exposition au Louvre des peintures françaises des musées russes, de Clouet à Matisse ; celle-là même qu'on a pu voir cet été à Bordeaux. Puis viendra, vers la mi-octobre, « l'Ecart absolu » (à la galerie l'OEil), l'exposition surréaliste qui à n'en pas douter sera un événement.

Voilà pour les fêtes. Mais une saison artistique ne se juge pas sur les seules manifestations de prestige. Que nous promettent ces neuf prochains mois ? Seront-ils brillants ? Verront-ils naître ce nouvel élan, cette nouvelle force d'invention et de vérité que nous attendons d'une peinture vouée depuis deux



KANDINSKY
Bigamie dans le triangle

ou trois ans à la somnolence ou à la ruse ? Ce n'est pas très certain.

On se garde bien de nous promettre comme naguère quelque géniale découverte. On préfère annoncer les atouts ; de fait, ils seront nombreux et de taille : Kupka d'avant 1905, avant qu'il devienne l'un des purs instigateurs de l'art non figuratif (en mai, chez Karl Flinker). Kandinsky des années 1927-1933, celles de Bauhaus à Dessau, qui sont parmi les plus fructueuses du maître russo-germanique (en novembre chez Maeght). Les dernières œuvres de Ernst (en novembre), de Brauner (en janvier) et peut-être de Matta, chez Iolas. Une exposition de dessins et d'aquarelles de Georges Grosz, ce peintre allemand dadaïste, antimilitariste, antibourgeois, sarcastique, agressif, que l'avènement du nazisme a exilé à l'instar de Kandinsky (en mai, chez Claude Bernard). Les œuvres de ces trois dernières années d'Estève (chez Jeanne Bucher).

Il y aura aussi les peintres de réputation plus récente, mais solidement éta-

blie désormais : outre Mathieu, dont nous avons parlé ici (1), de grands formats de Hantaï (chez Fournier), les dernières toiles de Maryan et de Singier (en novembre et décembre à la galerie de France), de Dubuffet (chez Jeanne Bucher), de Sondenborg (chez Karl Klinker). Et une exposition qui ne manquera pas de faire l'unanimité, encore que pour des raisons extra-picturales : celle des dessins de Steinberg, chez Maeght, en avril.

De la jeune peinture, de la jeune recherche, de cette nouvelle figuration parisienne qui tente de se trouver par les moyens du sarcasme ou de la rigolade, rien. Du moins, rien qu'on veuille clairement afficher ; on n'est pas bien certain encore que l'avenir se



ROËL D'HAESE
Une main unique

trouve là, on verra en cours de saison, on improvisera.

Néanmoins, on peut gager que, cette année encore, c'est la sculpture qui montrera la voie de l'invention créatrice. Une rétrospective de l'œuvre de Kemeny, mort l'an dernier, peu de temps après avoir obtenu le premier prix de la Biennale de Venise (chez Facchetti), les dernières œuvres de Viseux (en novembre, au Point Cardinal) et de Niki de Saint-Phalle, monstrueuse et fascinante (en septembre, chez Iolas). Et surtout, chez Claude Bernard, cette exposition, sur le thème de la main, des 80 plus grands sculpteurs de Carpeaux à nos jours. Enfin (toujours chez Claude Bernard, en juin) celle d'Ipoustéguy, dont le plus récent enfantement, Alexandre de Macédoine, monumental, éclatant de force et tendu à l'extrême, laisse présager qu'elle fera notre plus intense délectation.

PIERRE LEONARD

1. Voir « Le Nouvel Observateur » n° 45 du 22 au 28 septembre.